De la "maison" au salon

In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 105, décembre 1994. pp. 60-70.

Citer ce document / Cite this document :

Bidou-Zachariasen Catherine. De la "maison" au salon . In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 105, décembre 1994. pp. 60-70.

doi : 10.3406/arss.1994.3125

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1994_num_105_1_3125

Zusammenfassung

Vom « Haus » zum Salon

Zu den Beziehungen zwischen Adel und Bourgeoisie im Proustschen Roman

Auf der Basis einer erschöpfenden Lektüre aller den mondänen sozialen Raum berührenden Stellen in Auf der Suche nach der verlorenen Zeit macht der Artikel den Versuch einer Rekonstituierung der von Proust darin unternommenen Analyse der Beziehungen zwischen dem Adel und der Bourgeoisie. Diese ist für verschiedenen Zeitpunkte einer historischen Periode von etwa vierzig Jahren (1880-1920) wie eine Folge struktureller Analysen der jeweiligen Felder der beiden Klassen konstruiert. In den Figuren Oriane de Guermantes und Madame Verdurin ist durch den Autor jede der beiden sozialen Welten zu einer Metapher verwandelt. Beide Frauen verkörpern ausgesprochen aktive soziale Agenten, die darum bemüht sind, Strategien in die Tat umzusetzen und ihren sozialen Laufbahnen eine bestimmte Richtung zu geben. Die von der neuen Bourgeoisie unternommene « symbolische Salon-Arbeit » erweist sich als wirkungsvoller als der vom aristokratischen Haus betriebene Versuch kultureller Modernisierung. Ist zu Beginn die Distanz zwischen den Klassen erheblich, werden beide allmählich mehr und mehr zu Annäherung und Austausch gebracht, um am Ende wechselseitig ineinander zu versinken.

Abstract

From the house to the "salon"

Relations between aristocracy and bourgeoisie in the novel of Proust

Beginning with an exhaustive reading of all passages in Proust's *A la recherche du temps perdu* dealing with the social space occupied by fashionable society, the author sets out to reconstruct Proust's analysis of relations between the aristocracy and the bourgeoisie. He proceeds by a succession of structural analyses of the respective fields occupied by the two classes at various moments over a historical period of some forty years (1880-1920). Each of these two social worlds is metaphorized through the characters of Oriane de Guermantes and Madame Verdurin, both of whom are particularly active social agents engaged in forming strategies and orienting their trajectories. The "symbolic work" of the salon which was taken up by the bourgeoisie was to be more effective than that undertaken by the aristocratic houses in their attempt at cultural modernization. Whereas, at the beginning of the period covered, a huge distance separated the two classes, they gradually drew closer together, began to exchange and in the end merged into each other.

Résumé

De la « maison » au salon

Des rapports entre l'aristocratie et la bourgeoisie dans le roman proustien

A partir d'une lecture exhaustive de tous les passages de *À la recherche du temps perdu* concernant l'espace social mondain, l'article se propose de reconstituer l'analyse qu'y mène Proust des rapports entre l'aristocratie et la bourgeoisie. Celle-ci est construite comme une succession d'analyses structurales des champs respectifs des deux classes, à divers moments d'une période historique d'une quarantaine d'années (1880-1920). L'auteur métaphorise chacun de ces deux univers sociaux à travers les deux figures d'Oriane de Guermantes et de Mme Verdurin. Elles sont l'une et l'autre des agents sociaux particulièrement actifs, tentant de mettre en place des stratégies, d'orienter leurs trajectoires. Le « travail symbolique » de « salon » qui va être effectué par la nouvelle bourgeoisie sera plus efficace que celui entrepris dans la tentative de modernisation culturelle de la maison aristocratique. Alors qu'en début de période la distance entre les deux classes est immense, elles vont être amenées à se rapprocher, à échanger, enfin à s'abîmer l'une dans l'autre.

Catherine Bidou-Zachariasen

DE LA « MAISON » AU SALON

Des rapports entre l'aristocratie et la bourgeoisie dans le roman proustien

L'œuvre de Proust n'est pas tournée vers le passé et les découvertes de la mémoire, mais vers le futur et les progrès de l'apprentissage. Ce qui est important, c'est que le héros ne savait pas certaines choses au début, les apprend progressivement, et enfin reçoit une révélation dernière.

Gilles DELEUZE, *Proust et les Signes*, Paris, PUF, 1979, p. 36.

La théorie proustienne¹ des rapports sociaux peut se lire comme une *fable* qui conte l'histoire des rapports entre l'aristocratie et la bourgeoisie sur une période de quelques décennies, histoire qui aboutira au bout du compte à une permutation de légitimité. Cette *fable* est construite comme une succession d'analyses structurales de l'espace social à des moments particuliers du déroulement temporel². Proust personnifie d'une certaine manière chacune des deux classes à travers les personnages centraux d'Oriane de Guermantes et Sidonie Verdurin. Il montre comment chacun des personnages a connu des inflexions de trajectoire à travers les mutations qui ont affecté l'ensemble de l'espace social. Il montre aussi comment certains ont essayé de prendre en main l'orientation de leur parcours et mis en place des stratégies sociales qui se révéleront plus ou moins efficaces. La duchesse de Guermantes et Mme Verdurin seront ainsi des agents sociaux particulièrement actifs. Celle-ci s'engagera dans une trajectoire d'ascension, tandis que celle-là tentera de ne pas chuter. Leurs deux destins seront ainsi organisés comme deux formes qui vont se correspondre presque terme à terme. L'auteur les construit, les donne à comprendre à travers une succession de tableaux révélant chacun un état de leur classe à un moment donné du déroulement temporel du récit. Dans chacune de ces séquences, il étudie les places respectives des uns et des autres dans le champ social de référence; il examine les types de jeu qui y sont accomplis. C'est ce que je me propose de montrer ici. Pour cela, j'ai procédé à une analyse exhaustive de tous les passages du roman où il était question de l'une ou l'autre de ces deux femmes, ainsi que des scènes mondaines secon-

dares qui correspondent à l'exposition de variantes des modèles aristocrates ou bourgeois. Presque toujours, il s'agissait de scènes où ces deux protagonistes centrales étaient présentes, au cours d'un dîner ou d'une réception, qu'elles donnaient ou où elles étaient conviées; parfois, il s'agissait simplement d'allusions faites par d'autres à leur propos. J'essaierai de révéler l'analyse que mène Proust des mécanismes à l'œuvre dans ces évolutions. La datation des tableaux est rarement précisée, mais on arrive à la reconstituer à travers certaines déductions logiques et, plus souvent, à partir des allusions aux deux grands événements historiques qui constituent l'arrière-fond de la majeure partie du roman, l'Affaire Dreyfus et la Première Guerre mondiale. Il y a parfois quelques petites incompatibilités dans la logique temporelle, elles sont sans conséquences.

1 – La lecture proposée ici ne prétend pas à l'analyse du roman comme matériau ou témoignage sociologique, mais plutôt à la reconstruction de la dimension sociologique de l'analyse sociale qu'il comporte; sociologique étant pris dans son sens *théorique* et non pas dans le sens d'une simple *sensibilité* sociologique.

2 – Dans *Proust, philosophie du roman*, Paris, Éditions de Minuit, 1987, V. Descombes se propose de reconstituer la théorie proustienne des invitations. Il voit assez bien comment Proust a procédé, c'est-à-dire à une sorte d'analyse structurale de l'espace mondain. Pour illustrer ses propos, il construit un schéma (p. 202) qui situe les principaux personnages par rapport à deux axes croisés, le « mérite individuel » et le « mérite social »; puis il commente les positions ainsi spatialisées. Mais cette représentation n'est juste que pour un moment T (en l'occurrence la période du *zénith* social de l'aristocratie) car ces positions vont évoluer dans le déroulement du roman. Cette interprétation aplatissante ne permet pas de saisir la dimension dynamique de l'analyse proustienne, qui prend en compte la transformation de la structuration de l'espace mondain et sa recomposition.

DEUX FEMMES, DEUX CLASSES

A la *première Oriane* correspond la *première Mme Verdurin*. Ces deux séquences se situent au tournant des années 1880 (quelques détails anodins permettent une datation approximative³). La *première Oriane* est rapidement esquissée. Elle n'est encore que princesse des Laumes et ne deviendra duchesse de Guermantes qu'à la mort de son beau-père quelques années plus tard. On la voit chez Mme de Saint-Euverte, petit salon de noblesse récente où l'on donnait une matinée musicale. Oriane arrive en retard, elle peut se le permettre étant donné le grand honneur qu'elle accorde à son hôtesse par sa présence. Elle était venue attirée par la réputation culturelle de ce salon, qui tentait par là de pallier sa faible valeur sociale. Mais déjà, il est dit d'elle qu'en matière de musique elle est plutôt rétrograde par rapport, par exemple, à une Mme de Cambremer, « déjà wagnérienne », et plus encore par rapport à la musique nouvelle qui est jouée ce soir-là, une sonate de Vinteuil, musicien encore inconnu des salons aristocratiques centraux et dont on évoque celle qui l'a découvert, une certaine Mme Verdurin. Oriane, qui n'aime que les valeurs sûres, est déroutée par cette musique nouvelle. Elle est cependant contente cet après-midi-là de retrouver Swann, ce riche bourgeois juif, qui a plusieurs amis parmi la société la plus huppée. En devenant l'amie de Swann, elle passait parmi les siens pour très audacieuse. Ce qu'elle appréciait chez lui, c'était la culture et l'intelligence. Cette première esquisse de la future duchesse expose quelques éléments clés : sa position très élevée, sa culture peu étendue et rétrograde – le lieu de faiblesse de l'aristocratie est ainsi désigné d'emblée –, mais elle a de l'audace en ne craignant pas de se montrer dans un salon de petite noblesse – dont elle apprécie justement la qualité intellectuelle et artistique – et en s'autorisant une amitié bourgeoise.

La Sidonie Verdurin de cette époque évolue dans un monde bien étranger. Il est dit à son sujet qu'elle vient d'une riche famille « entièrement obscure mais respectable » et avec laquelle elle a volontairement coupé les ponts⁴. Son salon ou du moins ce qu'elle essaye de faire passer pour tel se caractérise par le petit nombre d'invités et leur faible valeur sociale. Le soir de cette première scène quelques personnes étaient réunies pour écouter la musique de Vinteuil : la tante du pianiste, qui avait été concierge, Odette, ancienne « petite main » dans la couture, passée au rang de jeune femme « entretenue », Cottard et Brichot, respectivement médecin et universitaire. Il y avait aussi un peintre, M. Biche, qui n'avait pas grande allure et à qui Mme Verdurin pro-

diguait ses conseils. Ce n'était ni le nombre ni la position sociale de ses invités qui était appréciés, mais leur valeur individuelle et leur intelligence personnelle. Elle prétendait préférer les petites réunions, pour « éviter les ennuyeux », et si la discussion était encouragée car exprimant la valeur individuelle, il fallait aussi faire corps en exprimant des jugements et des positions homogènes. La « patronne » orientait ses troupes, organisait les discussions, les canalisait. Les conversations pouvaient être parfois agréables lorsque l'un ou l'autre parlait de son métier, ou parfois grossières ou vulgaires. Si le trait dominant de ce tout premier salon Verdurin, à savoir le petit nombre d'adeptes, relevait de la contrainte objective, étant donné le faible nombre de candidats, on verra plus tard que ce fonctionnement clanique eut aussi son utilité. A travers lui, la « patronne » jetait les premiers jalons d'un comportement de sélectivité qui constituera une de ses marques d'*intelligence*. On voit aussi dans cette première ébauche de salon les prémisses du travail d'injonction symbolique dont elle deviendra la spécialiste. La qualité formelle du salon était à l'image de sa qualité sociale, hétéroclite. De très belles choses en côtoyaient de moins belles. L'appartement des Verdurin, « un magnifique rez-de-chaussée avec entresol donnant sur un jardin », était situé rive droite, rue de Montalivet⁵.

3 – Époque située au tournant des années 1880. Au cours du dîner, Swann fait allusion à un déjeuner auquel il doit assister le lendemain chez le président de la République Jules Grévy. Or celui-ci avait été élu en 1879. Plus loin dans le roman, (*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, JF, 849), le narrateur, en vacances à Balbec, va visiter l'atelier d'Elstir. Il tombe sur une ancienne toile du peintre dont il croit reconnaître le modèle : il s'agit d'Odette Swann lorsqu'elle était très jeune. Le tableau porte au dos une date, 1872. (Les citations seront suivies des initiales du volume du roman concerné, et de la pagination de l'édition Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », Paris, 1983 ; 1^{re} éd. 1954.)

4 – De façon récurrente au cours du roman l'auteur fait des commentaires sur les types de sociabilité en fonction des classes sociales : « Désertée dans les milieux mondains intermédiaires qui sont livrés à un mouvement perpétuel d'ascension, la famille joue, au contraire, un rôle important dans les milieux immobiles comme la petite bourgeoisie et comme l'aristocratie princière, qui ne peut chercher à s'élever puisque, au-dessus d'elle, à son point de vue spécial, il n'y a rien » (*Le Côté de Guermantes*, CG II, 376). Marx, dans le *Manifeste du parti communiste* (Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 1963, p. 163), soulignait lui aussi le rôle d'abord novateur (conservateur ensuite) de la bourgeoisie quant à ses comportements familiaux : « La bourgeoisie a joué un rôle éminemment révolutionnaire [...]. Elle a déchiré le voile de sentimentalité qui recouvrait les relations de famille... »

5 – Détail que l'on n'apprendra que beaucoup plus loin, lorsqu'ils auront déménagé et que sera évoqué l'endroit où ils habitaient « autrefois » (*La Prisonnière*, PR, 202).

UNE ARISTOCRATIE D'ESSENCE DIVINE

On retrouvera les deux femmes une bonne vingtaine d'années plus tard (l'Affaire Dreyfus en constant contrepoint permet un repère temporel), soit au tournant ou au début du siècle. La *deuxième Oriane* correspond à l'épanouissement de toutes les potentialités de la *première*. La duchesse de Guermantes, son nouveau titre, est la figure dominante d'une aristocratie à son zénith. Cinq scènes illustreront cette époque grandiose : une soirée d'abonnement à l'Opéra, une matinée et une soirée chez sa tante Mme de Villeparisis, un dîner chez elle, une soirée chez sa cousine la princesse de Guermantes. Ces tableaux très denses (traités sur trois volumes du roman : *Le Côté de Guermantes* I, *Le Côté de Guermantes* II, *Sodome et Gomorrhe*) se suivent temporellement de façon très rapprochée. Ils se déroulent sur une période d'un an à dix-huit mois (certains éléments contradictoires ne permettent pas d'être plus précis⁶). A cette époque il y avait, précise le narrateur étonné d'être invité par la duchesse, « entre moi et les Guermantes (*c'est-à-dire entre la bourgeoisie et l'aristocratie*) la barrière où finit le réel » (CG II, 376). Dans la scène de l'Opéra, l'auteur analyse la structuration de l'espace : en bas dans la lumière était placé le tout-venant, les gens vulgaires de la bourgeoisie ; en haut, au balcon, en surplomb, dans la demi-obscurité, pouvant voir sans être vues, se tenaient les « blanches déités » de l'aristocratie. Dans cette peinture, très comique, cette caste n'appartient pas au monde des humains, elle est du côté du divin. C'est une distance « sidérale » qui sépare les deux mondes, aussi grande que celle qui oppose le *minéral* au *vivant*.

A partir de ces cinq scènes, tout le champ de l'aristocratie de cette époque est reconstitué. Les Guermantes y étaient en position dominante, « plus précieux et plus rares » et plutôt plus libéraux que, par exemple, leurs cousins éloignés, les Courvoisier, pour lesquels « l'intelligence était l'espèce de pince-monseigneur grâce à laquelle des gens qu'on ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam forçaient la porte des salons les plus respectés » (CG II, 442). Physiquement aussi, les Guermantes étaient différents, « avec ces cheveux clairs et ces yeux bleus à fleur de tête ». Mais, dès le début de ce long développement, un personnage retient l'attention, celui de la tante d'Oriane, la marquise de Villeparisis. Elle était née Guermantes, mais s'était peu à peu laissée marginaliser à force de comportements non conformes. Elle « était une de ces femmes qui, nées dans une maison glorieuse, entrées par leur mariage dans une autre qui ne l'était pas moins, ne jouissent pas cependant d'une

grande situation mondaine, et [...] qui n'ont dans leur salon qu'un public de troisième ordre, bourgeoisie, noblesse de province ou tarée dont la présence a depuis longtemps éloigné les gens élégants et snobs » (CG I, 183-184). Le déclassement de la marquise avait été progressif : « Certes, si à un moment donné de sa jeunesse Mme de Villeparisis, blasée sur la satisfaction d'appartenir à la fine fleur de l'aristocratie, s'était en quelque sorte amusée à scandaliser les gens parmi lesquels elle vivait, à défaire délibérément sa situation, elle s'était mise à accorder de l'importance à cette situation après qu'elle l'eut perdue » (CG I, 187). Par bravade ou pour choquer son milieu qu'elle trouvait guindé, Mme de Villeparisis aimait mélanger les genres : « Telle snob ne mettait jamais les pieds dans son salon de peur de s'y déclasser parmi toutes ces femmes de médecins ou de notaires. » Ainsi, à peine pénètre-t-on dans l'univers des Guermantes que l'on est aussitôt confronté au problème du déclassement. L'itinéraire de la marquise est reconstitué ici en préambule comme pour laisser pressentir qu'Oriane, la nièce qu'elle a élevée, aura à se confronter à ce problème ; pour laisser à comprendre que la meilleure des positions n'est jamais acquise définitivement pour qui ne joue pas le jeu.

Parmi les Guermantes, la position *théorique* la plus élevée était celle du prince et de la princesse, cousins du duc et de la duchesse et du baron de Charlus, frère du duc. La princesse avait sa « baignoire » à l'Opéra où elle recevait la princesse de Parme et la duchesse. Mais alors que cette grande dame, très classique, apparaissait dans une tenue d'apparat, Oriane, pour se démarquer de ce vieil habitus aristocratique, se permettait d'arriver dans une « tenue toute simple ». Par ce genre de comportement, par la façon dont elle savait se faire rare et lançait des invitations selon des principes qui ne relevaient pas d'un ordre directement compréhensible, la duchesse avait acquis auprès des siens une aura particulière. La princesse de Parme, « pourtant de sang royal », lorsqu'elle l'invitait, « avait à se mettre l'esprit à la torture pour n'avoir personne qui pût lui déplaire et l'empêcher de revenir » (CG II, 457). En arrivant, « elle était sûre à l'avance que tout serait bien et délicieux ».

6 – La première scène de la soirée d'abonnement à l'Opéra a lieu à l'automne, et sur quelques mois vont avoir lieu les deux suivantes. Puis la duchesse invite pour la première fois le narrateur à dîner. Des éléments entourant cette quatrième scène, comme le brouillard et les feuilles mortes laissent à penser qu'on est en automne. « Deux mois après », le narrateur reçoit un carton qui le convie à une soirée chez le prince et la princesse de Guermantes. Or, en se rendant à cette soirée, le jeune homme contemple le rose du ciel derrière l'obélisque, puis il est question du lilas dans le jardin des Guermantes, détails qui correspondraient au printemps plutôt qu'à l'hiver.

LE « GÉNIE DE LA FAMILLE » OU LE SENS DU JEU

Mais les originalités d'Oriane étaient à l'époque parfaitement maîtrisées. Proust utilise une expression drôle et juste, le « Génie⁷ de la famille », pour désigner cet habitus intégré depuis des siècles au plus profond des Guermantes, ce sens inné du jeu social qui les faisait se comporter exactement comme il convenait en dehors même de toute conscience de leurs actes. Ce « Génie vigilant empêchait les Guermantes de trouver l'homme intelligent ou de trouver la femme charmante s'ils n'avaient pas de valeur mondaine, actuelle ou future » ; invisible mais hautement présent, il surveillait le moindre geste de chacun d'entre eux. Malgré son immatérialité, le Génie était « évidemment tapi tantôt dans l'antichambre, tantôt dans le salon, tantôt dans le cabinet de toilette, rappelait aux domestiques de cette femme qui ne croyait pas aux titres de lui dire "madame la duchesse" ». S'il veillait à tout, il pouvait aussi prendre les formes les plus diverses, « parfois il n'était qu'intonation, mais parfois il était aussi tournure, air de visage... » (CG II, 441.) Le Génie, à cette époque, fonctionnait parfaitement bien, tel un pilote automatique traçant la route d'une embarcation. Il permettait à la duchesse d'être originale mais, par un processus de compensation, il rectifiait de lui-même ce qui aurait pu passer pour des incartades.

La scène du dîner chez la duchesse qui est développée dans le roman sur un volume presque entier (CG II) en est une bonne illustration. Le narrateur, inconnu de tous les convives, représentait ce soir-là la petite touche d'originalité qui conférait aux dîners de la duchesse « ce charme particulier ». Le comte de Bréauté, voyant que le nom du jeune homme ne lui disait rien, s'obstinait à penser qu'il devait tout de même être une célébrité : « Oriane, pensait-il, décidément n'en fait jamais d'autre et savait l'art d'attirer les hommes en vue dans son salon, au pourcentage de un pour cent bien entendu, sans quoi elle l'eût déclassé » (CG II, 429). N'arrivant toujours pas à comprendre ce qui avait valu célébrité au narrateur, le comte le voyait tour à tour « grand intellectuel, grand amateur de récits de voyages, et ne cessait de multiplier devant (lui) les révérences, les signes d'intelligence » (CG II, 429). Il voulait ainsi lui faire sentir que « les privilèges de la pensée ne sont pas moins dignes de respect que ceux de la naissance ».

Si Oriane était une aristocrate éclairée, elle n'en était pas pour autant une « femme à salon ». Il n'était pas question que chez elle des hommes de lettres ou de sciences accaparent le devant de la scène. Elle avait parfois « des hommes très doués dans leur métier, médecins, peintres ou diplomates, mais qui n'avaient pu réussir dans leur carrière parce que leur intimité avec les Guermantes avait

empêché qu'ils fussent reconnus par leur pairs ». Car, constate Proust, « dans les corps fortement constitués » on est « impitoyable pour tout élément étranger » : « l'étranger, c'était le médecin mondain ayant d'autres manières, d'autres relations » et le médecin qui « donnait des dîners mixtes, où l'élément médical était noyé dans l'élément mondain, [...] signait sa perte » (CG II, 459), c'est-à-dire que lorsqu'il y avait un poste important à pourvoir, « c'est le nom d'un médecin plus normal, fût-il plus médiocre, qui sortait de l'urne fatale⁸ ». Chez les Guermantes il fallait être libre d'esprit « avec ce charme indéfinissable odieux à tout "corps" tant soit peu "constitué" » (CG II, 460) et « l'Esprit Guermantes » faisait taxer de raseur, de pion, ou bien de garçon de magasin, tel ministre éminent auprès duquel la duchesse bâillait ».

Il y a là une analyse tout à fait pertinente de cette coupure culturelle entre l'aristocratie et la bourgeoisie, encore très marquée à cette époque. Alors que les salons bourgeois et de noblesse récente avaient encouragé et accompagné les changements de cette fin de siècle, l'aristocratie était restée enfermée dans sa tour d'ivoire. Et ce contrairement à ses homologues anglaises et allemandes, qui avaient participé aux affaires et à l'administration politique depuis déjà longtemps. Comme l'a bien montré N. Elias⁹, la spécificité française avait été celle d'un équilibre des pouvoirs que la monarchie avait su établir entre une aristocratie entièrement mobilisée autour des enjeux de cour et une bourgeoisie robine exerçant des fonctions administratives. Pour se démarquer de ceux dont les professions exigeaient l'acquisition de compétences, donc des comportements de labeur, les aristocrates valorisaient le dilettantisme et la seule forme de production intellectuelle qui était autorisée à un membre de la noblesse était de rédiger des Mémoires. Elias raconte l'anecdote de Voltaire et de son amie Mme du Châtelet invités dans une résidence aristocratique et objets de raillerie de la part de leurs hôtes parce qu'ils prétendaient travailler intellectuellement : « L'un est à écrire des hauts faits, l'autre à commenter Newton. Ils ne veulent ni jouer ni se promener¹⁰. »

7 – « Génie » au sens étymologique signifie aptitudes, dispositions innées.

8 – Voir aussi C. Charle, *Naissance des « intellectuels », 1890-1900*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 12 : « Une partie des élites universitaires traditionnelles ou les plus professionnelles (juristes, médecins, quelques scientifiques ou littéraires de renom) parviennent à se fondre au sein des élites dominantes ou à s'allier à elles, en jouant les experts, les conseillers ou les idéologues, mais c'est au prix du renoncement à leur autonomie ou à la perte de la véritable excellence aux yeux de leurs pairs. »

9 – Cf. N. Elias, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, 1985 et *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

10 – Norbert Elias cite la correspondance de Mme de Staël à la marquise du Deffand du 15 août 1747 in *La Société de cour*, op. cit., p. 100.

R. Sennett dans un ouvrage récent¹¹ rappelle aussi comment, sous Louis-Philippe, toute une partie de l'aristocratie avait manifesté une prise de distance vis-à-vis d'un régime qui ne valorisait que les réussites individuelles, les carrières et l'argent. On avait alors parlé d'*émigration intérieure* pour désigner ces comportements de moquerie et de mépris par rapport aux ambitions individuelles, comportements qui s'étaient transformés chez de nombreux aristocrates en habits de classe.

La vacuité de la culture aristocratique est bien analysée à travers le regard naïf du narrateur à l'issue du dîner chez la duchesse. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé durant le repas ; il avait même pensé que c'était sa présence qui avait perturbé l'assemblée, l'empêchant d'être elle-même. Il s'attendait à assister à quelque chose de merveilleux, à la révélation d'une culture d'une qualité supérieure et finalement c'était lui qu'Oriane cherchait à mettre en valeur auprès des siens, lui qui par sa culture lui servait à elle de faire-valoir ! Et dans un très joli passage, il commence à prendre conscience du caractère éminemment « terrestre » d'une aristocratie qu'il croyait jusqu'alors participer du « divin ». En sentant se fragiliser sa « croyance », c'est aussi le charme que l'aristocratie avait pour lui qui se fissure. « Était-ce vraiment à cause de dîners tels que celui-ci que toutes ces personnes faisaient toilette et refusaient de laisser pénétrer des bourgeois dans leurs salons si fermés ? » (*CG* II, 544), constatait le narrateur avec une certaine tristesse.

À la fin de cette séquence, on a en main tous les éléments pour comprendre l'espace social aristocratique, son fonctionnement, les places réciproques et les caractéristiques de ses principaux protagonistes. On saisit tout le travail personnel entrepris par Oriane. C'est elle qui s'était accordé, qui était en position de s'accorder, le plus de marge de liberté. Si la princesse était la plus grande dame de l'aristocratie, ça n'était vrai qu'au niveau théorique. Oriane avait su se construire comme référence sociale de fait encore supérieure car plus complexe, plus rare et plus désirée. C'est sans doute sa relative précarité financière (le duc et la duchesse résidaient dans la même maison que des bourgeois) qui l'avait rendue plus vigilante aux risques de déclin social et l'avait poussée à cette difficile tentative de modernisation de son capital culturel. En cela elle était un des rares éléments dynamiques de sa caste.

LA CONSTRUCTION D'UN SALON « INTELLECTUEL »

Après la séquence très vaudevillesque de la première époque, où Proust caricature à gros traits le premier

salon Verdurin, durant longtemps il ne l'évoque plus qu'en contrepoint du salon d'Odette, que Swann a fini par épouser. L'argent et la réputation sociale de son mari lui avaient en partie permis de réaliser ses ambitions de promotion sociale. Elle avait constitué un salon de bonne qualité. Elle recevait Bergotte, écrivain célèbre. C'était la société officielle de la République. Quinze ans après leur grande amitié, la « petite ouvrière » était parvenue à une situation mondaine bien supérieure à celle de la Patronne. Les chemins d'ascension de celle-ci avaient été plus détournés, plus complexes, la démarche empruntée toute différente mais déjà annoncée comme efficace. De façon très consciente, elle n'avait jamais fait allégeance aux valeurs officielles. Elle avait « l'art de savoir "réunir", de s'entendre à "grouper", de "mettre en valeur", de "s'effacer", de servir de "trait d'union" ». Mme Verdurin était elle-même un salon » (*JF*, 601).

Cette *deuxième Mme Verdurin* est concentrée dans une seule scène qui se situe à la même époque que les sous-séquences de la *deuxième Oriane*. Le narrateur était invité ce soir-là à dîner dans un manoir en Normandie loué pour l'été. « J'avais oublié que les Verdurin commençaient vers le monde une évolution timide, ralentie par l'Affaire Dreyfus, accélérée par la musique "nouvelle", évolution d'ailleurs démentie par eux, et qu'ils continueraient à démentir jusqu'à ce qu'elle eût abouti, comme ces objectifs militaires qu'un général n'annonce que lorsqu'il les a atteints, de façon à ne pas avoir l'air battu s'il les manque. Le monde était d'ailleurs, de son côté, tout préparé à aller vers eux. Il en était encore à les considérer comme des gens chez qui n'allait personne de la société mais qui n'en éprouvent aucun regret » (*Sodome et Gomorrhe*, *SG*, 870).

Puisque le temps lui était imposé comme contrainte externe, étant donné la distance sociale à parcourir entre le point de départ de son salon et celui qu'elle visait, Mme Verdurin avait fait en sorte de feindre de se mettre hors temps, faisant des choix de gens, de thèmes d'intérêt, prétendument hors mode. Une de ses plus grandes réussites résida, en effet, dans ce jeu qu'elle sut engager avec le temps, à travers des anticipations sur la valeur qu'allaient prendre ses mises. Elle avait de plus fait tout cela avec finesse, c'est-à-dire sans avoir eu l'air de rechercher la notoriété de son salon. « Le salon Verdurin passait pour un Temple de la musique. C'était là, assurait-on, que Vinteuil avait trouvé inspiration, encouragement. Or, si la sonate de Vinteuil restait entièrement et à peu près inconnue, son nom, prononcé comme celui du

11 – Cf. R. Sennett, *La Ville à vue d'œil*, Paris, Plon, 1992, p. 44-45.

plus grand musicien contemporain, exerçait un prestige extraordinaire. Enfin, certains jeunes gens du "Faubourg" s'étant avisés qu'ils devaient être aussi instruits que des bourgeois, il y en avait trois parmi eux qui avaient appris la musique et auprès desquels la sonate de Vinteuil jouissait d'une réputation énorme. Ils en parlaient, rentrés chez eux, à la mère intelligente qui les avait poussés à se cultiver. Et s'intéressant aux études de leurs fils, au concert les mères regardaient avec un certain respect Mme Verdurin, dans la première loge, qui suivait la partition » (SG, 870).

Elle avait réussi à rendre prestigieux un musicien au demeurant toujours assez confidentiel. Dans le même temps, elle était parvenue à faire connaître son salon, demeuré pourtant à l'écart du monde. Il est à nouveau souligné ici qu'un bon niveau culturel à cette époque était plus le fait de la bourgeoisie que de l'aristocratie dont seuls quelques éléments éclairés, comme ici ces « mères intelligentes », avaient saisi l'enjeu¹². Mme Verdurin aussi avait saisi que l'inculture de la noblesse représentait son talon d'Achille. Et alors que le faubourg Saint-Germain commençait à regarder cette femme avec respect, Odette, variante d'une ascension bourgeoise plus rapide mais moins « intelligente », lorsqu'on lui demandait si elle la fréquentait, feignait de ne l'avoir jamais connue. Ce n'est pas au hasard que Mme Verdurin avait choisi le domaine artistique comme terrain d'investissement. Il représentait un lieu peu institutionnalisé, peu structuré de l'espace social, où les coups de force symboliques étaient possibles. C'était aussi en y privilégiant l'avant-gardisme que ceux-ci risquaient d'être rentables. Et c'était encore en raison de ce travail de lutte cognitive à accomplir, où il s'agissait d'imposer un goût, c'est-à-dire une vision, que le fonctionnement en clan serré s'était imposé. Pour tenter d'imposer de nouvelles visions, pour faire croire, il fallait croire, en bloc¹³.

Les prises de position du salon Verdurin, qui palliaient des positions encore peu élevées, avaient aussi comme terrain d'attaque la politique. C'est dès le début, et dans un grand isolement, que la Patronne avait choisi le camp de Dreyfus, et elle s'était montrée intransigente avec les opinions de ses fidèles. C'était un choix plus risqué que celui d'Odette, l'anti-dreyfusisme. « Certes, le petit clan Verdurin avait actuellement un intérêt autrement vivant que le salon avant tout bergottique de Mme Swann. Le petit clan était en effet le centre actif d'une longue crise politique arrivée à son maximum d'intensité : le dreyfusisme. Mais les gens du monde étaient pour la plupart tellement antirévissionnistes qu'un salon dreyfusard semblait quelque chose d'aussi impossible qu'à une autre époque un salon communard » (SG, 743-

744). Mais en bonne joueuse elle avait eu là, comme pour la majorité de ses choix culturels, un grand sens de l'anticipation. A travers une grande partie du roman, l'auteur montrera le rôle de révélateur ou d'opérateur d'anomie qu'allait jouer l'« Affaire » en brouillant toutes les frontières sociales habituelles. Oriane, qui avait encore à cette époque un sens social très aiguisé, avait bien perçu cela : « C'est très joli, l'Affaire Dreyfus, mais alors l'épicière du coin n'a plus qu'à se déclarer nationaliste et vouloir en échange être reçue chez nous » (*Albertine disparue [La Fugitive]*, FUG, 222). Proust semble nous montrer que Mme Verdurin, par son *travail de salon* et à travers son investissement dans l'Affaire Dreyfus, avait participé au mouvement d'*invention des intellectuels* comme groupe social autoproclamé¹⁴, même s'il ne le dit pas dans ces termes-là. Presque tous les personnages importants du roman prendront position par rapport à l'« Affaire », prises de position qui sont aussi révélatrices de leurs positions dans le champ social. Puis l'évolution des prises de position de certains participera ou témoignera de l'évolution du champ. C'est ainsi que le prince, « nationaliste et antisémite par principe », finira dreyfusard. Le duc, comme son cousin, passera de l'*anti* au *pro*; la duchesse également. Robert de Saint-Loup était, lui, dreyfusard (par réaction à son milieu); il finira *anti*, etc. Quant à Mme Verdurin, sa clairvoyance et la sûreté de son jugement pro-dreyfusard, qui ne variera pas, seront reconnus par tous.

La Patronne avait reproduit à la Raspelière le même rituel qu'à Paris. Tous les mercredis, elle composait ses dîners avec un savoir-faire affiné par les années. « Les mercredis étaient des œuvres d'art. Tout en sachant qu'ils n'avaient leurs pareils nulle part, Mme Verdurin introduisait entre eux des nuances. "Ce dernier mercredi ne valait pas le précédent, disait-elle. Mais je crois que le prochain sera un des plus réussis que j'aie jamais donnés" » (SG, 857). Cette nouvelle analyse d'un dîner Verdurin, entreprise dans la deuxième partie de *Sodome et Gomorrhe*, est construite sur le même modèle que la précédente. Les convives sont énumérés et mis en scène les uns après les autres avec leurs caractéristiques. On apprend ce qu'étaient devenus les « fidèles », quels étaient les « nouveaux ». Cottard et Brichot, ayant mené de brillantes car-

12 – Cf. C. Charle, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, p. 238 : « Les corps reposant sur une forte sélection scolaire sont presque entièrement aux mains des roturiers. De même, la noblesse n'exerce plus d'activités intellectuelles que dans les secteurs marginaux, les plus traditionnels ou sur un mode amateur. »

13 – Cf. P. Bourdieu, *Les Règles de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

14 – Cf. C. Charle, *Naissance des « intellectuels »*, *op. cit.*

rières dans leurs institutions respectives, la faculté de médecine et la Sorbonne, ne rêvaient plus que de couronner leur réussite professionnelle par une touche mondaine. C'est pourquoi leur fidélité à Mme Verdurin avait été totale tant ils étaient persuadés que son salon avait toujours été l'un des premiers. « Brichot tirait de son intimité chez les Verdurin un éclat qui le distinguait entre tous ses collègues de la Sorbonne. Ils étaient éblouis par les récits qu'il leur faisait de dîners auxquels on ne les inviterait jamais, par la mention, dans des revues ou par le portrait exposé au Salon, qu'avaient fait de lui tel écrivain ou tel peintre réputé » (SG, 869).

Le choix d'un médecin et d'un universitaire fait vingt ans auparavant par Mme Verdurin, de la culture et de la science comme autres spécialités de son salon, avait été judicieux. Elle savait ces domaines encore peu investis par l'aristocratie mais comprenait aussi le poids de ces nouveaux savoirs dans la société moderne telle qu'elle était en train d'émerger. Le peintre Biche¹⁵ du premier salon était devenu le célèbre Elstir (dont même la duchesse avait déjà acheté des toiles). On y trouvait encore quelques éléments nouveaux de bonne qualité individuelle, un philosophe, un sculpteur, ainsi que la princesse Sherbatoff, pathétique et déchue mais dont le nom faisait encore illusion parmi cette société. Il y avait aussi à dîner, ce soir-là, les propriétaires, les Cambremer, petits nobliaux de province, flattés à l'idée d'être présentés à Charlus, présentation « pour eux inattendue autant qu'inespérée ». Mme Verdurin avait en effet accepté ce personnage, dont elle ignorait l'identité sociale, qui accompagnait Morel, jeune violoniste inconnu convié à exercer ses talents. Alors que, pour elle, les Guermantes représentaient ce qu'il y avait de plus attirant mais aussi de plus inaccessible, elle en recevait un sans en avoir conscience. Elle avait même honte de lui devant ses autres invités, ce qui entraîna des quiproquos du plus haut comique. Ce n'est qu'à l'issue de la soirée qu'elle allait comprendre qui était Charlus.

A cette époque, l'aristocratie et la bourgeoisie étaient encore tellement éloignées qu'elles avaient l'une de l'autre une vision complètement erronée¹⁶. « Le sculpteur fut étonné d'apprendre que les Verdurin consentaient à recevoir M. de Charlus. Alors que dans le faubourg Saint-Germain, où M. de Charlus était si connu, on ne parlait jamais de ses mœurs [...]. Ces mœurs, connues à peine de quelques intimes, étaient au contraire journalièrement décriées loin du milieu où il vivait [...]. D'ailleurs dans ces milieux bourgeois et artistes où il passait pour l'incarnation même de l'inversion, sa grande situation mondaine, sa haute origine étaient entièrement ignorées [...]. Des mœurs de M. de Charlus le sculpteur concluait, avec

d'autant moins d'hésitation, que la situation mondaine du baron devait être aussi mauvaise, qu'il ne possédait sur la famille à laquelle appartenait M. de Charlus, sur son titre, sur son nom, aucune espèce de renseignement » (SG, 902). Le baron de son côté éprouvait une certaine honte à aller chez les Verdurin, mais son attirance pour Morel avait été plus forte et il l'avait suivi. « Charlus, pour qui dîner chez les Verdurin n'était nullement aller dans le monde, mais dans un mauvais lieu, était intimidé comme un collégien qui entre pour la première fois dans une maison publique et a mille respects pour la patronne. » Plusieurs anecdotes viennent encore traduire cette incommunicabilité entre les deux classes. Les Verdurin ne connaissant pas les règles héraldiques placent le marquis de Cambremer à une place plus honorifique que le baron de Charlus. Celui-ci rit de cette maladresse et conclut que, de toutes les façons, cela n'avait aucune importance « ici ». Ce soir-là, malgré leur difficulté à communiquer, le rapprochement symbolique entre les deux classes a été mené par l'intermédiaire du plus légitime des aristocrates. Au niveau du sens de cet épisode, on peut estimer que Charlus, dans sa faiblesse personnelle, a introduit le ver dans le fruit. Les scènes suivantes vont en découler, presque mécaniquement.

On retrouve la *troisième Mme Verdurin* quelques mois après le précédent épisode (au début de *La Prisonnière*). Les Verdurin avaient, il y a un certain temps déjà, déménagé vers la rive gauche, quai Conti, dans un splendide hôtel particulier (« ancien hôtel des ambassadeurs de Venise ») où objets et meubles étaient d'une grande qualité, renforçant dans cette symbolique spatiale le travail symbolique moral effectué dans leur salon. Pour lancer son protégé, Charles Morel, Charlus convia tout le faubourg Saint-Germain à une soirée musicale chez Mme Verdurin. Lancée par Charlus, cette invitation fut honorée par presque tous. La musique était bonne mais ces dames ne l'appréciaient pas et, ne sachant quelle attitude exprimer, applaudissaient bruyamment. Mme Verdurin pour sa part savait déjà manifester dans son corps une certaine retenue. C'est sans doute ce soir-là que le « monde » a vacillé. Une fois qu'il était venu, le « Faubourg » allait reve-

15 – Appelé à d'autres endroits « M. Tiche ».

16 – Un passage précédent évoque déjà la mauvaise perception mutuelle de ces deux classes. A propos d'ambitions de mariages, contradictoires, évoqués par deux pères, aristocrate et bourgeois, pour leurs filles, l'auteur constate : « ...les deux mondes ont l'un de l'autre une vue aussi chimérique que les habitants d'une plage située à une des extrémités de la baie de Balbec ont de la plage située à l'autre extrémité : de Rivebelle on voit un peu Marcouville l'Orgueilleuse ; mais cela même trompe, car on croit qu'on est vu de Marcouville, d'où au contraire les splendeurs de Rivebelle sont en grande partie invisibles » (JF, 703-704).

nir chez Mme Verdurin. On était alors au début du nouveau siècle, « l’Affaire Dreyfus n’est finie que depuis deux ans », apprend-on en effet incidemment.

LE BASCULEMENT DU MONDE ET L’EFFONDREMENT DE LA CROYANCE

A cette *troisième Sidonie Verdurin* correspond une *troisième Oriane*, « quelque temps plus tard » (*FUG*), mais tout ça se situe sur une courte durée. La duchesse, qui n’avait jamais fait de concessions, et qui, ayant conscience de ce que cela aurait signifié, était la seule du « Faubourg » à ne pas être allée à la soirée Verdurin, va soudain faillir. Le « Génie de la famille » est comme *déprogrammé*. Dévorée de curiosité, elle va accepter de recevoir Gilberte, la fille d’Odette et de Swann, que beaucoup de dames du « Faubourg » invitaient désormais. Cette *troisième Oriane* et la *quatrième* qui va lui succéder ne sont peintes que rapidement, en évocation, il n’y a plus grand-chose à dire d’elle sinon que, par un petit acte anodin, la dernière digue qui protégeait le faubourg Saint-Germain va céder. A travers deux mariages « impensables », celui-ci fait alliance avec la bourgeoisie. On apprend que Gilberte va épouser Robert de Saint-Loup, neveu de la duchesse, et Mlle d’Oloron, la fille adoptive de Charlus – nièce de Jupien –, épouse le fils Cambremer, dont la mère est née Legrandin. Et, comme pour souligner le caractère dérisoire, non pas du changement social, mais de ceux qui s’agitent pour le provoquer, l’auteur annonce les catastrophes qui vont bientôt marquer ces alliances. Mlle d’Oloron mourra de la fièvre typhoïde peu après, son mari étant déjà un inverti ; Robert de Saint-Loup lui aussi préférera les hommes, puis mourra à la guerre.

Pendant un temps les bourgeois d’un côté, les aristocrates de l’autre se retrouvèrent alternativement, chacune son jour, chez Gilberte, « comme si le contact de Mme Bontemps ou de Mme Cottard avec la princesse de Guermantes ou la princesse de Parme eût pu, comme celui de deux poudres instables, produire des catastrophes irréparables » (*FUG*, 668). « Mais cela ne dura que quelques mois, et très vite tout fut changé de fond en comble » (*FUG*, 669). Et alors que Mme Verdurin, par un travail incessant, avait mis plus de vingt ans à engranger dans son salon un très léger bénéfice social, Charlus puis Oriane, par leurs incartades et en quelques mois, vont ouvrir les portes d’une aristocratie d’ailleurs toute prête à se laisser envahir. C’est la lecture métaphorique qu’on peut faire des événements, mais ce n’est pas de cette façon simpliste que l’auteur analyse le changement

social. Il laisse à penser que, pour l’aristocratie, il y eut deux stratégies possibles devant la montée des nouvelles couches bourgeoises, celle de la fermeture et du rigorisme (les Courvoisier, le prince et la princesse de Guermantes) et celle de l’ouverture et de l’innovation (Oriane) ; mais que les deux devaient échouer.

Les années passent, la guerre a éclaté. Dans le bouleversement général, la *quatrième Mme Verdurin* verra sa position s’affermir. Elle est devenue la reine du Tout-Paris (*Le Temps retrouvé*, *TR*) et tient salon dans un grand hôtel parisien où elle s’est réfugiée. Durant ces années de guerre, elle avait en quelque sorte profité du désordre généralisé pour émerger comme personnalité dominante, donnant l’illusion qu’elle avait, par ses prises de position, le pouvoir de rendre obsolètes les valeurs et critères d’évaluation d’avant guerre. Elle avait resserré ses mises sur les domaines de l’information et de la réflexion intellectuelle. Chacun aspirait dans cette époque troublée à se tenir au courant et tenter de comprendre l’évolution de la situation. Avant tout le monde, elle paraissait très informée des événements, opérations militaires et prises de position politiques. Tout l’intéressait ; rien ne lui échappait. Chaque matin, elle se plongeait avec avidité dans la lecture de tous les journaux ; elle avait un avis sur tout. « Pas une duchesse ne se serait couchée sans avoir appris de Mme Bontemps ou de Mme Verdurin, au moins par téléphone, ce qu’il y avait dans le communiqué du soir, ce qu’on y avait omis, où on en était avec la Grèce, quelle offensive on préparait [...]. Dans la conversation, Mme Verdurin, pour communiquer les nouvelles, disait : “nous” en parlant de la France » (*TR*, 729). Cependant, les principes qui présidaient à l’organisation de son salon n’avaient pas changé, ils s’étaient seulement affinés. L’intelligence, les capacités d’analyse et de compréhension étaient les qualités requises pour y participer, comme au temps de l’Affaire Dreyfus. A cette époque, et durant fort longtemps, son salon avait évolué en deçà de la scène sociale. Après, il avait attiré un à un les éléments de l’aristocratie. Si Mme Verdurin avait pu acquérir pendant ces années de guerre cette position d’informatrice privilégiée, c’était grâce à tout ce travail symbolique accompli avec méticulosité durant si longtemps. La justesse de ses jugements en matière d’art et de politique avait été reconnue par tous. « Du reste, pour en finir avec les duchesses qui fréquentaient maintenant chez Mme Verdurin, elles venaient y chercher, sans qu’elles s’en doutassent, exactement la même chose que les dreyfusards autrefois [...]. Mme Verdurin disait : “Vous viendrez à cinq heures parler de la guerre”, comme autrefois “parler de l’Affaire”, et dans l’intervalle : “Vous viendrez entendre Morel” » (*TR*, 730).

Le temps passe ; on est au début des années 1920. La guerre, après l’Affaire Dreyfus, a achevé le laminage de l’ordonnement social antérieur. C’est le temps des bilans. Le narrateur reçut un jour un carton d’invitation pour une matinée chez le prince de Guermantes dont l’adresse l’étonna. Ainsi, on apprend que celui-ci venait de se faire construire un magnifique hôtel particulier avenue du Bois (l’actuelle avenue Foch), dans ce quartier de *nouveaux riches*. Par ce simple détail le narrateur sentit subitement s’altérer en lui l’image magique qui était celle qu’il avait toujours gardée du prince. « C’est un des torts des gens du monde de ne pas comprendre que, s’ils veulent que nous croyions en eux, il faudrait d’abord qu’ils crussent en eux-mêmes, ou au moins qu’ils respectassent les éléments de notre croyance [...], un charme ne se transvase pas, les souvenirs ne peuvent se diviser, et du prince de Guermantes, maintenant qu’il avait percé lui-même les éléments de notre croyance en étant allé habiter avenue du Bois, il ne restait plus grand-chose » (TR, 857), et au rapport de fascination que le jeune homme avait entretenu avec cette famille va succéder chez l’homme mûr un détachement amusé !

En arrivant à pied à cette matinée, le narrateur rencontre Charlus. Il eut de la peine à le reconnaître tant il paraissait diminué par une récente attaque ; il était accompagné de Jupien qui veillait désormais affectueusement sur lui. Le baron, retrouvant Mme de Saint-Euverte, celle-là même envers laquelle il avait toujours exprimé le plus profond dédain, la salua jusqu’à terre. « Il saluait peut-être par ignorance du rang de la personne qu’il saluait (les articles du code social pouvant être emportés par une attaque comme toute autre partie de la mémoire), peut-être par une incoordination des mouvements [...]. Il la salua avec cette politesse des enfants venant timidement dire bonjour aux grandes personnes [...]. Et un enfant, sans la fierté qu’ils ont, c’était ce qu’il était devenu » (TR, 861). La dame fut très flattée par ce salut, mais en même temps elle en tira un certain dépit car ce qui constituait le fondement de son admiration pour Charlus s’évanouit : « Or cette nature inaccessible et précieuse qu’il avait réussi à faire croire à une Mme de Saint-Euverte être essentielle à lui-même, M. de Charlus l’anéantit d’un seul coup... » (TR, 861.)

Ce simple geste, dont l’auteur laisse volontairement l’origine incertaine, volonté, mais d’un esprit troublé par la maladie, ou incohérence des mouvements de l’homme diminué, eut pour effet soudain d’altérer chez cette dame sa « croyance » en la supériorité naturelle, « essentielle », de Charlus, comme avait aussi disparu le « charme » du prince pour le narrateur, c’est-à-dire son charisme, par le simple fait qu’il était allé habiter avenue du Bois ! La

légitimité de la noblesse reposait dans sa croyance et la croyance des autres en sa supériorité « naturelle ». Que la croyance faiblisse et cette légitimité s’effondre. Mais ce qui est intéressant à noter, c’est la structure du processus de croyance. Celui-ci s’établit dans une relation. Le charisme qui fonde la croyance appelle un être charismatique, mais en même temps une audience prête à y accorder foi. Si l’un des deux termes fait défaut ou simplement faiblit, c’est tout le processus qui est affecté. Si Charlus salue Mme de Saint-Euverte, il perd sa magie auprès d’elle et si le prince se démet de son personnage, en allant habiter avenue du Bois, le narrateur ne peut plus lui accorder crédit, « un charme ne se transvase pas », perçoit-il avec regret. L’auteur dévoile ici la deuxième phase du phénomène de la croyance, sa potentialité d’évanouissement. Le narrateur avait déjà précédemment constaté que, pour croire, il faut non seulement *vouloir croire* mais encore *ne pas vouloir arrêter de croire*, comme lorsque, dans sa *naïveté*, il ne voulait pas admettre que, dans les dîners aristocratiques, il n’y avait pas d’autres types de conversations que celle, très banale, qui avait occupé le dîner chez la duchesse. Il pensait que c’était lui qui avait empêché les convives d’être eux-mêmes. La situation avait eu beau révéler, dévoiler, la vacuité des propos, il n’avait pas voulu la voir.

LE SALON DE L’AVENUE DU BOIS OU LA MONTÉE DE L’ANOMIE

Durant cette soirée, une autre rencontre étonna l’homme presque âgé qu’était devenu le narrateur, celle avec son ancien camarade Bloch. Autrefois celui-ci n’aurait jamais été convié chez le prince et la princesse qui ne recevaient « ni juifs, ni bonapartistes, ni républicains ». Bloch lui posa mille questions sur les personnes présentes. Après avoir identifié la princesse, il dit la trouver beaucoup moins belle qu’il ne l’avait imaginée d’après les descriptions qu’on lui en avait toujours faites. « Je fus obligé de dire à Bloch qu’il ne parlait pas de la même personne... » (TR, 955.) Et ce n’est qu’à ce moment qu’on apprend le destin de Mme Verdurin. Cette donnée, structurellement capitale, est glissée là comme incidemment, accentuant l’effet comique de la situation. L’auteur, sans insister plus, nous révèle la dernière transformation du champ mondain. Son mari étant mort quelques années auparavant, elle avait épousé le duc de Duras « qui avait été une transition utile » ; veuve à nouveau, c’était cette fois le prince de Guermantes, ruiné par la défaite allemande, qu’elle avait épousé et « renfloué » !

Dorénavant la personne de Mme Verdurin, nouvelle princesse de Guermantes, ne sera à peu près plus évoquée : durant cette réception où elle est maîtresse de maison à part entière, elle sera presque inexistante. Les seules paroles qu'elle proférera seront consignées en bas de page : à quelques amis elle « répétait d'un air exalté : "Oui, c'est cela, nous ferons clan ! Nous ferons clan !" » (TR, 984.) Étant arrivée à ses fins, elle n'avait plus à *travailler* l'espace social, à lancer des idées et des modes. Elle n'avait plus qu'à maintenir un léger entretien symbolique, pour tenter par exemple, sans grande conviction, de réécrire l'histoire. C'est ainsi que, désormais, elle racontait les événements de telle façon qu'on pouvait la croire liée aux Guermantes depuis très longtemps. Et tandis que la scène se déroule dans le salon de Mme Verdurin-Guermantes, c'est presque exclusivement sur Oriane que va dorénavant porter l'éclairage. En étant attentif à son comportement mais surtout en entendant les réactions des convives à son égard, le narrateur allait prendre conscience du déclin de cette aristocratie qu'il imaginait autrefois aussi pérenne que le minéral. Le « Génie » des Guermantes semblait toujours présent dans tous les gestes d'Oriane, mais il tournait à vide. Que pouvait-il bien encore induire ou protéger ?

Suivent alors les plus beaux morceaux, les passages les plus explicites sur les multiples mouvements qui avaient agité cette société. En voyant à cette matinée de nombreuses personnes dont la présence eût été impensable autrefois chez le prince, le narrateur prit conscience de la radicalité de la transformation de sa *maison* devenue *salon*. « Un certain ensemble de préjugés aristocratiques, de snobisme, qui jadis écartait automatiquement du nom de Guermantes tout ce qui ne s'harmonisait pas avec lui avait cessé de fonctionner. Détendus ou brisés, les ressorts de la machine refoulante ne fonctionnaient plus, mille corps étrangers y pénétraient, lui ôtaient toute homogénéité, toute tenue, toute couleur » (TR, 957). Et poursuivant son constat qui le ramenait à comparer ce qu'il voyait à ce qu'il avait connu : « encore la sensation du temps écoulé et l'anéantissement d'une partie de mon passé était-elle donnée moins vivement par la destruction de cet ensemble cohérent (qu'avait été le salon Guermantes) que par l'anéantissement des mille nuances qui faisait que tel s'y trouvait encore maintenant, y était tout naturellement indiqué et à sa place tandis que tel autre qui l'y coudoyait y présentait une nouveauté suspecte » (TR, 957).

Si le terme n'est pas utilisé par Proust, l'analyse qu'il fait de cet ultime salon comporte une théorie de l'anomie. Le mélange social qui caractérisait ce dernier salon Verdurin-Guermantes avait pour conséquence sa trans-

formation en une scène où le spectacle se lisait en différents langages. Ce salon était devenu *anémique*, c'est-à-dire que le *nomos* s'y était effondré (« ses ressorts brisés »), ce qui entraînait la possibilité que n'y domine plus une seule vision du monde, un seul système de références. Chacun lisait ce qui s'y passait avec sa propre vision. Il y avait en fait deux systèmes d'interprétation qui coexistaient, l'ancien et le nouveau. Ce qui donnait lieu à des quiproquos comiques. « Si les gens des nouvelles générations tenaient la duchesse de Guermantes pour peu de choses parce qu'elle connaissait des actrices, etc., les dames aujourd'hui vieilles de la famille la considéraient toujours comme un personnage extraordinaire [...]. De sorte que, tandis que, dans le monde politique et artistique, on la tenait pour une créature mal définie, une sorte de défroquée du faubourg Saint-Germain qui fréquente les sous-secrétaires d'État et les étoiles, dans ce même faubourg Saint-Germain, si on donnait une belle soirée, on disait : "Est-ce même la peine d'inviter Oriane ? Elle ne viendra pas" » (TR, 959). Continuant à mépriser Gilberte sans doute plus comme fille d'Odette que comme celle de Swann, continuant à railler Mme de Cambremer toujours aussi « bas-bleu » (« Relisez ce que Schopenhauer dit de la musique », conseillait celle-ci, et la duchesse d'ajouter en aparté « le "relisez" est un chef-d'œuvre »). Oriane avait par contre toutes les faiblesses pour des femmes qui, comme Rachel, étaient artistes et se moquaient des prétentions petites-bourgeoises d'ascension sociale. Elle « avait décidé Rachel pour amie. Les nouvelles générations en concluaient que la duchesse, malgré son nom, devait être quelque demi-castor qui n'avait jamais été tout à fait du gratin [...] et les nouvelles couches en concluaient que la position de la duchesse était d'autant plus basse » (TR, 993).

Les risques pris par la nouvelle princesse auront tous été payants alors que ceux de la duchesse auront contribué à sa décadence. Ce n'est pas tant que la *première* ait été plus intelligente que la *seconde*, mais l'habitus de classe d'Oriane était désormais décalé. Elle avait acquis une connaissance superficielle des arts nouveaux et laissait percer sa maladresse en les commentant. Longtemps elle avait mené une stratégie audacieuse tentant d'intégrer les valeurs de la modernité. Mais le renouvellement normatif général, qu'elle n'assimilait que lentement, s'accélérait, elle multiplia des prises de risques qui, à ses yeux, n'en étaient pas, puisqu'elle était toujours persuadée qu'elle détenait une fois pour toutes le pouvoir de décréter la valeur sociale. « Mme de Guermantes, au déclin de sa vie, avait senti s'éveiller en soi des curiosités nouvelles. Le monde n'avait plus rien à lui apprendre.

L'idée qu'elle y avait la première place était aussi évidente pour elle que la hauteur du ciel bleu par-dessus la terre. Elle ne croyait pas avoir à affermir une position qu'elle jugeait inébranlable... » (*TR*, 1004.) C'était presque pour se distraire qu'elle s'était mise à recevoir toutes sortes de gens, des artistes, comme sa tante de Villeparisis l'avait fait autrefois. « Elle était devenue elle-même une Mme de Villeparisis chez qui les femmes snobs redoutaient de rencontrer tel ou tel. » Et alors qu'Oriane était « la seule d'un sang vraiment sans alliage, elle qui, étant née Guermantes, pouvait signer Guermantes-Guermantes », elle était perçue par les jeunes gens récemment reçus chez elle et qui ne savaient pas « ce qui avait précédé », comme quelqu'un « d'une moins bonne cuvée, d'une moins bonne année, une Guermantes déclassée » (*TR*, 1004). Oriane avait ainsi laissé s'embrumer son image, à force d'être amie avec n'importe qui, d'abord par défi, puis par négligence, ou par inconscience. Cela se traduisait, selon le narrateur, par un certain affadissement de sa personnalité. Dans cette ultime scène, il ne retrouvait pas chez elle « l'esprit » qu'il lui avait toujours connu ; elle paraissait fatiguée et disait énormément de bêtises. Parfois seulement, ses beaux yeux pétillaient et elle pouvait faire quelques « sorties très spirituelles ». Son évolution se percevait aussi dans la façon qu'elle avait maintenant de recevoir. Elle avait désormais, non plus une *maison* comme auparavant, mais plutôt un *salon*. « Elle me vanta surtout ses après-déjeuners, où il y avait tous les jours X... et Y... Car elle en était arrivée à cette conception des femmes à "salon" qu'elle méprisait autrefois » (*TR*, 1026).

Mme Verdurin, qui « était elle-même un salon », avait atteint la *maison* Guermantes, mais était-ce toujours d'une *maison* aristocratique qu'il s'agissait, puisque Oriane était devenue une « femme à salon » ? L'auteur ironise à propos de ces mouvements de mobilité croisée, en annonçant des parcours devant à nouveau s'inverser. La fille de Gilberte, dont il est dit qu'elle deviendra duchesse de Guermantes, « se mariera avec un obscur homme de lettres faisant retomber d'un coup l'œuvre ascendante d'Odette et de Swann¹⁷ ».

Le caractère pathétique des dernières scènes du roman a souvent fait taxer Proust de nostalgie. Mais les bouleversements sociaux analysés dans le roman correspondent à son contexte historique. Leur appréhension ne correspond nullement à un jugement de valeur ni à la nostalgie d'une époque révolue. Contrairement aux représentations évolutionnistes dominantes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, Proust exprime une conception plus cyclique de l'Histoire. Le dérèglement social qu'il constate comme une dimension dominante

de l'époque n'est pour lui qu'une expression particulière du caractère fluide, mouvant, de la réalité sociale¹⁸. À certaines périodes, le principe du monde comme « horlogerie bien huilée » domine. La rigidité du code pouvant contenir l'édifice, les rapports sociaux se reproduisent à l'identique. À d'autres moments, pour des raisons multiples, c'est la mobilité qui l'emporte. Dans la première phase du cycle analysé dans *À la recherche du temps perdu*, les classes sociales sont bien distinctes, l'aristocratie fonctionne comme une « machine refoulante » et repousse « naturellement » tous les éléments étrangers. Dans la phase suivante, les groupes sociaux sont amenés à se rencontrer et à échanger (mariages), pour enfin se confondre dans un troisième temps. Mais le « monde est réglé par des lois » et sa fluidité comme sa non-pérennité sont parmi celles-ci : « Une situation mondaine tout comme autre chose n'est pas créée une fois pour toutes, mais aussi bien que la puissance d'un empire se reconstruit à chaque instant par une sorte de création perpétuelle continue [...], la création du monde n'a pas lieu au début, elle a lieu tous les jours » (*FUG*, 348).

17 – Anecdote amusante si l'on sait que la jeune fille qui avait inspiré Proust pour ce personnage de Mlle de Saint-Loup était la fille d'amis à lui qui épousera plus tard l'homme de lettres André Maurois.

18 – Cf. N. Elias, *La Société des individus*, Paris, Fayard, 1991, p. 91 : « Tout réseau humain de taille assez importante et assez diversifiée présente à la fois deux aspects : il est très rigide et en même temps très élastique. »